



les doutes de la lieutenant-colonel Flynn

Quand la lieutenant-colonel Dorothee Flynn sortit de son baraquement ce matin-là, elle sentit que cette journée du 21 mai 2008 serait en quelque sorte particulière. Son « intuition féminine » le lui dictait. Elle sourit, les pieds dans la poussière et les yeux fixés sur l'horizon poudroyant (derrière ces collines bleutées, frissonnantes dans la chaleur naissantes, Val d'Or et la civilisation). Après 26 ans de discipline militaire et quelques médailles, elle se fiait donc toujours à son intuition ! Décidément, l'armée ne réussirait jamais à modifier le comportement des femmes.

Elle le constatait chaque jour davantage, depuis son affectation au camp d'entraînement de Rivière Héva, comme responsable de la formation stratégique spécialisée des « bleus ». Les cours étaient mixtes, bien sûr, mais depuis qu'il y avait plus de femmes recrues que d'hommes, l'enseignement lui-même avait tellement changé ! Elle essaya de se rappeler à quelle époque s'était produite

l'inversion... 1993, 1994?... une quinzaine d'années après la première annonce, alors jugée scandaleuse, du recrutement des femmes américaines par le Président Carter, et probablement juste après la grande campagne de recrutement menée par Lise Payette et Lise Bissonnette sous le thème — elle ricana en y repensant — « Aux armes, les Yvettes »... C'est-à-dire... combien? 7 ans après le « OUI » au quatrième référendum sur l'Indépendance nationale. Oh oui, comme les choses avaient évolué depuis !

Qui aurait cru, à l'époque, qu'on en arriverait à la situation actuelle? Une armée de femmes entraînées, reconnues comme les meilleurs soldats de combat de la Grande Alliance Atlantique (depuis surtout l'intervention-commando au Groënland de mai 2006), redoutées jusqu'aux confins de la Chine Unifiée, les « Amazones », comme les appelait la presse soviétique !



Elle songea que cette réputation à peine exagérée de l'Armée du Québec Indépendant venait de la remarquable cohésion des troupes, relativement réduites, comparée aux armadas hétérogènes des forces américaines et européennes. Cohésion et féminisme, bien sûr, et tous les experts militaires le reconnaissent à contrecœur : seul ensemble militaire composé majoritairement de femmes — à 64 % — de tous les corps occidentaux, l'Armée québécoise avec ses 350 000 soldats et son palmarès de victoires, était unique en son genre — et le meilleur exemple du féminisme conquérant de la fin du 20e siècle. (Pourtant, certaines femmes s'étaient si farouchement opposées à la militarisation dans les années 80. Dorothee s'en souvenait toujours avec étonnement).

Dans un coin de la grande cour, on hissait le fleurdelisé et Dorothee pensa, avec un peu d'anxiété, que ce jour anniversaire de l'Indépendance nationale serait probablement ponctué dans les villes du Sud de quelques attentats des groupuscules fédéro-fascistes. Ici, au camp de Rivière Héva, perdu en Abitibi, il ne se passerait rien, évidemment... Quelques discussions enflammées dans les dortoirs entre les bleus nationalistes et les fédéralistes, attisées par les propos corrosifs des néo-marxistes saharoviens, les « saks », rien de grave, bien sûr, rien de comparable aux manifestations « anti-conscription » du printemps dernier.

Et Dorothee, tout à coup, sentit son coeur se serrer ; Jean-François aurait bientôt 18 ans. Il avait déjà reçu son formulaire de mobilisation et... n'avait pas l'intention de le remplir, d'après ce que Robert lui avait dit la veille. Pauvre Robie ! Il avait même pris la peine de lui téléphoner, nerveux, presque hystérique (serait-il de nouveau dépressif?), pour lui annoncer la mauvaise nouvelle : son propre fils, l'enfant cadet de la lieutenant-colonel Dorothee Flynn, avait l'intention de se porter objecteur de conscience, absolument résolu à ne pas faire son service militaire.

Dorothee pensa que cela n'aiderait sûrement pas à son avancement. Mais à 54 ans et à 8 mois de la retraite, elle s'en fichait... Le manque d'ambition était une des choses les plus fréquemment reprochées aux femmes militaires de la première génération, comme elle. Les jeunes avaient bien rattrapé le temps perdu depuis. Son esprit revint à Jean-François et elle se prépara à la discussion qu'elle devrait avoir avec lui, à sa prochaine permission, fin mai.

Elle se sentait si facilement coupable devant son fils (alors que l'éducation des filles lui avait, plus tôt, semblé facile) ; ne lui avait-il pas déjà reproché — à 12-13 ans — de l'avoir abandonné, d'être une « mauvaise mère » ?

C'était à son retour de Malaisie, après 18 mois d'une campagne harassante. Elle était rentrée au pays fière d'elle, décorée de l'Ordre de René Lévesque — elle y croyait tellement à l'époque — et au lieu des baisers et de l'admiration, elle avait retrouvé son mari, Robert, en pleine dépression nerveuse et son plus jeune fils révolté. Ça avait été un dur moment.

Maintenant, heureusement, le climat était plus serein. Elle parlerait avec Jean-François. Elle lui dirait qu'elle approuvait son pacifisme radical, qu'il avait raison, et même qu'elle l'aiderait s'il le voulait à passer aux États-Unis... Avec son tempérament d'artiste frondeur, il n'avait rien à faire ici, dans ce genre d'enceinte poussiéreuse, à se plier à la discipline militaire. Et puis, pensa-t-elle, avec un arrière-goût d'amertume, l'Armée et la guerre étaient devenues des affaires de femmes.

Et la lieutenant-colonel Flynn, détachant son regard fatigué des collines frissonnantes dans la chaleur naissante, tourna les talons et retourna dans son baraquement chercher sa casquette galonnée, pour la cérémonie d'honneur. *

Françoise Guénette

